

CHANSON DU BLÉ

*Il faut chanter le blé ! Jeunes gens, jeunes filles,
Élevez sur vos fronts et frappez les faucilles !
Le blé fait vivre l'homme : amis, en son honneur
Entonnons devant Dieu le chant du moissonneur.*

*C'est un présent divin. Durant les mois de neige,
Dans ses flancs maternels la terre le protège ;
Puis, quand brillent les fleurs, elle montre au grand jour
Celui qu'elle nourrit neuf mois avec amour.*

*Un mendiant m'apprit jadis un grand mystère :
Le grain est fils du ciel, cet époux de la terre ;
Pour le faire grandir tous deux n'épargnent rien :
Votre enfant le plus cher n'est pas soigné si bien.*

*Si la tige au printemps languit, frêle, épuisée,
Comme un lait bienfaisant s'épanche la rosée,
Et des souffles légers comme les papillons
La bercent mollement dans le creux des sillons.*

*Pour apaiser sa soif ardente, les nuages
S'assemblent : quels flots d'or nous versent les orages !
Puis le ciel, appelant d'un beau nom le soleil,
Dit : — " Sèche le froment, ô mon astre vermeil ! "*

*Ainsi mûrit le blé, divine nourriture,
Ce frère du raisin, boisson joyeuse et pure :
Dieu même a consacré le céleste présent :
— " Mangez, voici ma chair ; buvez, voici mon sang. "*

A. BRIZEUX.

LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Avec Edmond de Goncourt, dont nous publions aujourd'hui le portrait, disparaît une des grandes figures littéraires du siècle. On ne peut guère séparer ses travaux personnels de ce qu'il écrivit en collaboration avec son frère, Jules de Goncourt. La charmante page qui suit est puisée dans l'œuvre générale des deux frères.

Denoisel entra dans la chambre imprégnée de cette vague odeur des jeunes malades qui met dans une pièce comme une senteur de bouquet fané et de fleurs mourantes.

— C'est gentil, d'être venu, s'écria Renée... Tenez, j'ai mis pour vous ce fichu-là... Vous m'aimiez avec...

Denoisel se pencha sur ses mains et les embrassa.

— C'est Denoïsel, dit dans le fond de la chambre M. Mauperin à sa femme.

Mme Mauperin ne parut pas entendre ; puis, au bout d'un instant, elle se leva, alla à Denoïsel, lui serra la main et retourna dans le coin d'ombre où elle se tenait.

— Eh bien ! comment me trouvez-vous ? reprit Renée ; n'est-ce pas que je ne suis pas si changée ?

Et, sans lui laisser le temps de parler :

— C'est que j'ai un vilain papa qui me trouve toujours mauvaise mine... et qui est entêté !... J'ai beau lui dire que je vais mieux : il me soutient que non... Quand je serai guérie, vous verrez qu'il voudra toujours me croire malade !...

Et voyant Denoïsel regarder son bras près du poignet que découvrait un bouton de manchette défait :

— Oh ! fit-elle en le reboutonnant bien vite, j'ai un peu maigri... mais ce n'est rien... je me remplumerai. Mais dis donc, père, cette pauvre maman qui n'a pas quitté la chambre depuis deux jours... Maintenant que j'ai un garde-malade, si tu lui faisais prendre un peu l'air ?

— Ah ! ma bonne Renée, lui dit Denoïsel quand ils furent seuls, vous ne savez pas comme cela me fait plaisir de vous voir comme cela, de vous retrouver avec cette gaieté !... Oh ! c'est bon signe !... Cela va aller mieux... c'est moi qui vous le dis !... et avec les soins de ce bon papa, de cette pauvre maman, et de votre vieille bête de Denoïsel qui se met en pension ici avec votre permission...

— Vous aussi, mon pauvre ami ?... Mais regardez-moi donc !

Elle lui tendit les deux mains pour qu'il l'aidât à se retourner un peu sur le côté, de manière à lui faire face et à avoir la figure au jour :

— Me voyez-vous bien à présent ?

Le sourire avait glissé de ses yeux, de sa bouche ; la vie était subitement tombée de ses traits comme un masque.

— Eh bien ! oui, dit-elle en baissant la voix, c'est fini, et je n'en ai plus pour longtemps !... Oh ! je voudrais que ce fût demain !... Je n'en peux plus, voyez-vous... de faire ce que je fais... je n'en peux plus de les remonter tous ici... je n'ai plus de forces, je suis à bout... et j'ai hâte d'en finir... Il ne me voit pas, n'est-ce pas ? Je ne veux pas le tuer d'avance, voyez-vous ! Quand il me voit rire... il a beau me savoir condamnée, il ne sait plus, il ne voit plus, il ne se rappelle plus ! Eh bien ! il faut que je rie... Ah ! ceux qui s'en vont comme ils veulent... finir en étant tranquille... mourir à son aise, dans un coin, la tête contre le mur... mais c'est doux, ça ! mais ce n'est rien de s'en aller comme ça !... Enfin le plus fort est fait ! Et puis, vous voilà... vous me donnerez du courage... Si je faiblis, vous serez là pour me soutenir... Et, quand... quand je m'en irai... je compte sur vous... Vous resterez auprès de moi les premiers mois... Ah ! ne pleurez pas, dit-elle, vous me feriez pleurer aussi !

Elle ferma les yeux, sa bouche eut, pendant une seconde, le murmure d'une prière ; puis, avec une expression de bonheur qui surprit Denoïsel, elle lui dit :

— Ah ! que je suis heureuse de vous voir, mon ami !... A nous deux nous aurons du courage, vous verrez... Et nous les attraperons bien, les pauvres gens !

* *

Il faisait d'étouffantes chaleurs. Le soir on laissait les fenêtres de la chambre de Renée ouvertes, et l'on n'allumait pas de lampe, pour ne pas attirer les papillons qui lui donnaient de grandes peurs. On causait puis à mesure que le jour s'éteignait, les paroles tombaient avec les pensées dans le recueillement des heures sans lumière et des rêveries voilées.

Tous les quatre ne se disaient bientôt plus rien ; ils restaient muets, respiraient le ciel, s'abandonnaient au soir. M. Mauperin tenait seulement la main de sa fille, et de temps en temps la pressait. L'obscurité venait. Toute la pièce s'assombrissait.

Couchée sur une chaise longue, Renée disparaissait dans la vague blancheur de son peignoir. Il arrivait un instant où l'on ne distinguait plus rien, et où la chambre se mêlait au ciel. Renée alors se mettait à parler d'une voix basse et pénétrante. Elle avait de douces et hautes paroles, des paroles tendres, émues et graves, qui tantôt ressemblaient au chant d'une belle conscience, et tantôt retombaient autour d'elle ainsi que des consolations d'ange. Ses pensées s'élevaient, en pardonnant à toutes choses ; par moments, ce qu'elle disait arrivait à l'oreille de plus loin que la terre, de plus haut que la vie, et peu à peu une sorte de terreur sacrée, faite des solennités de l'ombre et du silence, de la nuit et de la mort, descendait dans la chambre où M. Mauperin et Denoïsel écoutaient tout ce qui s'envolait déjà de la mourante dans cette voix !

* *

... La chambre rayonnait. Midi l'emplissait de chaleur et de clarté. Auprès du lit, sur une petite table arrangée en autel et couverte d'un linge, deux bougies brûlaient, dont les flammes palpaient dans le jour d'or. Un silence de prière, coupé de sanglots, laissait entendre derrière la porte le pas lourd d'un prêtre de campagne s'éloignant. Puis, tout se tut, et les larmes s'arrêtèrent tout à coup autour de la mourante, suspendues par un miracle de l'agonie.

En quelques minutes, la maladie, les signes et l'anxiété de la souffrance s'étaient effacées sur la figure amaigrie de Renée. Une beauté d'extase et de suprême délivrance, devant laquelle son père, sa mère, son ami étaient tombés à genoux. La douceur, la paix d'un ravissement était descendue sur elle. Un rêve semblait mollement renverser sa tête sur les oreillers. Ses yeux grands ouverts, tournés en haut, paraissaient s'emplir d'infini ; son regard, peu à peu, prenait la fixité des choses éternelles.

De tous ses traits se levait comme une aspiration

bienheureuse. Un reste de vie, un dernier souffle tremblait au bord de sa bouche endormie, entr'ouverte et souriante. Son teint était devenu blanc. Une pâleur argentée donnait à son front une mate splendeur. On eût dit qu'elle touchait déjà de la tête un autre jour que le nôtre : la Mort s'approchait d'elle comme une lumière.

C'était la transfiguration de ces maladies de cœur qui ensevelissent les mourantes dans la beauté de leur âme, et emportent au ciel le visage des jeunes mortes !

ED. ET J. DE GONCOURT.

L'AMOUR D'UN ÉPHEMÈRE

Le jour allait bientôt finir. Le soleil jetait son dernier reflet ; derrière les monts, il allait s'abaisser. Et là, caché dans l'herbe, sous une feuille tombée du grand chêne, toute jaunée, toute brûlée par le soleil, un pauvre petit éphémère se sentait mourir.

Il voyait son faible souffle s'exhaler lentement de son frêle corps ; il voyait venir à lui la mort dans le dernier rayon du soleil qui disparaissait derrière les monts.

Sa paupière était presque close ; son œil ne verrait plus la lumière, le ciel d'azur, le gazon qui l'avait porté un jour !

Oh ! pourquoi, pourquoi naître le matin et mourir le soir !... Pourquoi voir la nature et s'exiler d'elle ensuite pour toujours !...

Cependant, dans un suprême effort, sa paupière demi-close, s'entr'ouvrit comme s'il eût voulu contempler, une fois de plus, la beauté de la nature, la dernière lueur du jour couchant, et il trouva la force de dire :

— Pas encore, je ne veux pas mourir. Je ne suis qu'à mon réveil, je n'ai pas bu à la coupe de l'amour, je n'ai reçu aucune caresse, pas un baiser n'est venu effleurer mes lèvres... Je ne veux pas mourir avant d'avoir, sur cette fleur gentille, sur cette fleur odoriférante, déposé mon aile... Je veux contempler sa corolle rose... Je veux lui avouer mon amour, lui dire que je l'aime et que je l'aimerai toujours... Non, non, je veux vivre pour celle que j'adore... Quoique la vie soit cruelle, quoique le monde soit ingrat, je veux vivre d'amour, je veux rester auprès de toi, rose ma mie, rose immortelle...

Et dans les replis de son cœur il s'y cacha pour y vivre, pour y vivre d'amour.

La rose lui parla avec tendresse, essayant de prolonger le dernier souffle de l'être fébrile qui, dans son sein pur, dans sa corolle vierge, était venu mourir.

— Tu resteras, lui dit-elle, et tu vivras. On vit longtemps quand deux cœurs s'aiment et se comprennent. L'amour, hélas !... est comme toi, pauvre petit d'un jour... Qui me donnera un gage de ta fidélité, un serment de ton amour ? Tu t'enivreras de ma saveur et, quand je t'aurai donné mon cœur, tu disparaîtras peut-être... tu t'enfuiras loin, bien loin de moi qui t'aurai donné mon cœur...

— Tu oses douter de moi, rose ma mie, rose des bois ?... Tu me crois bien ingrat... Non, je ne t'abandonnerai pas et, comme gage de mon amour, je te donne un baiser sur ton calice entr'ouvert.

— Oui, j'ai confiance en toi maintenant, mais hélas ! voici le soir, voici le crépuscule il va falloir nous séparer... ton éloignement sera ma souffrance.

— Non, non, reprit l'éphémère, je ne mourrai pas ; je resterai enseveli dans ton sein, ta corolle sera mon tombeau... Je mourrai, mais je vivrai pour toi toujours.

— Oui, tu vivras, c'est vrai... je t'aurai près de moi... mais tu ne seras qu'un cadavre... la plaie de mon cœur ne pourra se cicatriser. Bientôt, après toi, là-bas, dans l'éternité, dans la sombre nuit, je te rejoindrai... je le sens ; mes pétales s'étioleront à ton souvenir.

L'éphémère voulut répondre, mais sa voix n'était plus qu'un souffle, son âme seule vivait, son cœur avait cessé de battre.

Il était mort d'amour dans la corolle d'une rose,